

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais.
L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient
pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les
haleines vives et tièdes, et les pierres regardèrent,
et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà
empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit
son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers
les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en
agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée
au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers
et les dômes, et courant comme un mendiant sur
les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je
l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un
peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent
au bas du bois.

Au réveil il était midi.

D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les
gazes grises, les velours verts et les disques de cristal
qui noircissent comme du bronze au soleil, — je
vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes
d'argent, d'yeux et de chevelures.
Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des
piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes,
des bouquets de satin blanc et de fines verges de
rubis entourent la rose d'eau.
Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux
formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses
de marbre la foule des jeunes et fortes roses.